

**NOUS SOMMES  
DES  
TRAVAILLEURS  
SANS  
LENDEMAIN**

Cymone

**raconter la vie**

*Une femme employée en CDD dans une entreprise du bâtiment – un monde d'hommes.*

---

À l'automne 1992, j'avais 41 ans. J'étais pleine d'énergie, une expérience de pro, de bonnes appréciations, et pourtant j'allais bientôt pointer au chômage ! Je perdais mon emploi pour des raisons économiques.

Afin d'être assistée lors de mon entretien à licenciement, j'avais contacté David,

« un défenseur (ou conseiller) du salarié » qu'un ami m'avait vivement conseillé. Ce militant syndicaliste allait devenir rapidement mon ami et confident, puis quelque temps plus tard mon conjoint et enfin en 94, mon mari.

En attendant, j'étais prête à tout pour retrouver un travail et assumer dignement ma mission de femme seule ayant 2 enfants à charge. J'avais divorcé récemment.

Par ailleurs, un ami syndicaliste m'avait donné les coordonnées d'une PME recrutant en urgence du personnel temporaire, ou en CDD.

Une grande entreprise avait lancé la construction d'un immense bâtiment consacré à la Recherche dans le domaine de la micro-électronique. Des salles blanches de laboratoires s'élevaient dans la zone industrielle de Crolles, aux alentours de Grenoble.

\*

Le lundi 12 octobre 1992, je me rends à mon entretien d'embauche, sans beaucoup d'entrain. « Il faut bien manger » pensé-je. C'est le patron qui me reçoit en personne. Il est aimable au premier abord mais fort exigeant par la suite. Lorsque je signe enfin mon CDD, j'ai l'impression d'avoir mis les pieds dans une fourmilière d'emmerdes. D'abord, leur promesse d'embauche au même salaire que chez mon dernier employeur n'est pas tenue, mon salaire fera une chute vertigineuse de 30 % malgré mes contestations. Ensuite, mes conditions de travail passeront du XXe siècle au XIXe siècle. Enfin, mes frais de déplacements quand j'irai travailler sur le chantier ne seront pas pris en charge...

Le lundi suivant à 7 h 50, je suis dans les locaux de la société, au siège très exactement, et j'attends mon chef. Quand il arrive une bonne demi-heure plus tard, il me dirige vers un grand local où tous les salariés du bureau d'études sont rassemblés. Il me donne un siège, mais pas de table de travail. Il me donne des consignes, mais rien à réaliser. Il me conseille d'arriver tôt le matin et de partir tard le soir. Je suis déçue. Je n'ai jamais conçu le travail de cette manière. M'a-t-on embauchée pour me tourner les pouces 10 heures par jour et regarder les autres travailler ? Seuls ceux qui ont un ordinateur peuvent réaliser des dossiers. Avec un autre collègue, apparemment aussi déçu que moi, nous attendons que les salariés aillent en réunion pour sauter sur les PC vacants. Mais que faire si ce n'est s'imprégner des futures réalisations dans lesquelles nous aurons peut-être à intervenir lorsque nous serons tous installés sur le chantier à Crolles ? Nous sommes tous si oisifs et si enclins à accepter la moindre tâche que nous prenons tout ce qui nous tombe sous la main, même du classement, même de l'archivage, n'importe quoi, pourvu que nous soyons utiles à quelque chose ou à quelqu'un ! Mais nos missions si ingrates, et presque inutiles, sont très brèves.

Le lendemain, c'est le même topo, le même ennui. Je ne comprends pas que mes collègues fassent plus de 11 heures par jour et qu'ils croulent sous la charge sans avoir la possibilité de les assister. Sans ordinateur, je pourrais malgré tout préparer des dossiers. Je réclame à mon chef Louis un poste réel et concret, il me somme gentiment de rester sur ma chaise et d'attendre patiemment... C'est un peu comme dans la salle d'attente d'un médecin. J'attends mon tour.

Ma chaise est placée à droite de la porte du bureau plongé dans une semi-obscurité. Mon collègue inactif est placé à gauche, de l'autre côté de la porte. Tout comme moi il attend que le travail tombe du ciel. Face à nous, 8 ordinateurs sont alignés, 8 hommes nous tournent le dos dans un silence presque absolu.

Mon siège est inconfortable, je ne puis fermer les yeux comme dans un fauteuil de bureau capitonné, mais tôt ou tard, l'inactivité aidant, mon esprit finit par vagabonder hors des murs.

Je pense à mon futur mari, à David que j'envie d'être tant bousculé qu'il ne voit jamais les journées passer. Il a tant à faire avec sa section syndicale et

les représentants du personnel du CEA. Il est toujours à 100 à l'heure, d'autant plus qu'aujourd'hui, c'est le branle-bas de combat pour tous les adhérents CFDT qui se retrouvent désormais avec une femme au sommet de la pyramide. C'est une première ! En effet, Nicole Notat est élue secrétaire générale de la CFDT. Tous les adhérents s'impatientent de voir comment elle va s'en sortir après les déboires de son prédécesseur...

Les minutes s'égrainent, les heures se traînent lamentablement, le temps s'écoule dans un désœuvrement mortel. Tous les jours se ressemblent ou presque, jusqu'au déménagement total des ordinateurs et aux premières installations des hommes sur le chantier de Crolles. De l'équipe, ce vendredi soir, seuls mon collègue et moi sommes encore présents au siège de l'entreprise. Louis nous dit :

– Ca y est, nous sommes fin prêts pour la vie de chantier. Reste plus que vous 2 à installer. Ce sera rapide.

– Aurons-nous du travail cette fois-ci ?

– Pour sûr ! Vous n'allez pas vous ennuyer. Vous aurez même double ration et du rab !

Le lundi matin à 8 heures pétantes, je suis sur le chantier de Crolles où l'on construit des salles blanches de laboratoires. Après avoir badgé à l'entrée du site protégé, je roule au pas jusqu'à un parking où je me gare, et je pénètre enfin dans le bungalow loué par l'entreprise. Je retrouve toute l'équipe agglutinée dans une vaste pièce remplie de bureaux métalliques et de tables à dessin en bois. À cette équipe se sont greffés un travailleur indépendant et une technicienne sortie de nulle part. Enfin je ne suis plus l'unique femme au milieu de tous ces hommes !

Bien entendu, on ne m'a pas attribué d'ordinateur mais une vieille table à dessin et un petit tabouret de bois à 3 pattes. Peu importe, j'ai désormais un poste, même si je travaille à l'ancienne ! Et pour travailler, je bosse ! Payée officiellement 8 heures par jour, c'est réellement pendant 10 heures (sans récupération aucune des heures supplémentaires) que je m'active à faire des calculs, des plans et des relevés. Je crapaûte tête baissée dans les faux planchers, j'arpente les sous-sols et les locaux techniques, je prends des mesures et des notes, je fais des projets d'installation de raccordements d'équipements de laboratoires. J'ai tant à faire que je n'ai plus une minute pour souffler. Nous travaillons tous d'arrache-pied et pourtant quand le

directeur quitte le siège de l'entreprise et vient ici surveiller son personnel de chantier, il crie. Il râle et exige que nous fassions tous des heures gratuites quitte à venir travailler le samedi et le dimanche s'il le faut.

La cadence est infernale, les salariés sont exténués. Chacun râle dans son coin, mais chacun s'exécute. Nous avons pour la plupart une famille à nourrir, des traites à payer. Mis à part un petit noyau de salariés en CDI nous sommes tous en CDD, en CDC (Contrat à durée de Chantier), ou intérimaires. Nous sommes des travailleurs sans lendemain ou presque. Nous sommes sous-payés et vulnérables avec nos CDD. Nous sommes corvéables à merci. Mis à part un maigre panier nous dédommageant de nos frais de bouche, nos frais de déplacement ne sont pas remboursés, contrairement à ce que le code du travail prévoit.

Rentrée chez moi, je me plains évidemment à David, mon syndicaliste préféré :

- Là où je travaille, il n'y a ni syndicat ni délégués du personnel ; personne pour nous aider.
- Pour agir, il faut que le salarié porte plainte, et demande l'assistance d'un défenseur comme moi, par exemple. Mais attention, le salarié prend des risques car la loi française n'a pas tout prévu. Il n'y a pas vraiment de solution, sinon de prendre son mal en patience et de contester une fois que le CDD sera terminé.
- Je n'ai pas d'autre alternative ?
- Non. Mais ton CDD ne dure que 6 mois. Essaie de tenir en attendant de trouver mieux.

Le temps passe et je ne trouve pas mieux. D'ailleurs, comment chercher sérieusement un emploi quand on travaille plus de 10 heures par jour ? Régulièrement je quitte mon domicile à 6 heures pour commencer la vie de chantier à 6 h 30 et la terminer après 18 heures, la pause-déjeuner de midi durant moins d'1 heure. Heureusement que ma fille Aurore, ma dernière, est grande et qu'elle se débrouille quand je suis absente. Je suis si fatiguée quand je rentre chez moi après avoir été prise dans les embouteillages que je n'arrive même plus à assumer mes tâches quotidiennes. Le ménage en prend un bon coup ! Restent les week-ends, mais certaines semaines ils sont amputés du samedi – chantier oblige. Malgré toutes ces servitudes, je

souhaite que mon CDD se transforme en CDI. Alors, comme les collègues de travail, je redouble d'efforts.

L'ambiance sur le chantier est particulière. Dans le bungalow où il y a les bureaux, nous ne sommes que 2 femmes pour une douzaine d'hommes.

Ma collègue Sonia affiche un regard pétillant de joie de vivre, même si c'est elle qui assure les entrées d'argent au sein du couple qu'elle forme avec Jacques. Ils vivent dans une vieille maison délabrée que son homme retape en attendant de trouver un emploi. Elle travaille pour 2 et prend la vie comme elle vient. Elle prend aussi les hommes comme ils viennent.

Visage jovial, joues rebondies, rire facile, Sonia trouve toujours un homme à enrôler. Marié ou célibataire, peu importe le flacon pourvu qu'il y ait l'ivresse !

Tous les midis, les hommes prennent l'apéritif avant d'aller manger au restaurant d'entreprise sur la Zone Industrielle de Crolles. Tous les midis, les hommes sont à moitié saouls et en rentrant du resto ils le sont complètement ! Mais ils marchent droit et leur ivresse passe presque inaperçue. Sauf qu'aujourd'hui en rentrant dans le bungalow où je suis déjà installée à mon bureau, ils me sautent dessus. En quelques secondes, 4 hommes glissent leurs mains partout, sous mon tee-shirt, devant, derrière, entre mes cuisses. 8 mains, n'appartenant pas à des manchots, se baladent sur ma peau. En terrain conquis d'avance, ils se comportent comme des propriétaires prenant possession de leur bien. Ils rient de leur audace. Puis ils jaugent, commentent, apprécient sa valeur ou critiquent ! Je me débats, conteste, leur demande d'arrêter cette plaisanterie. Puis au final je hurle si fort qu'ils vont tous s'asseoir sur leurs chaises en protestant. Mais personne n'accourt pour m'aider. Personne ! Pourtant dans le bureau adjacent il y a le chef Louis et les autres techniciens. Mais personne ne bouge !

Je me sens blessée, humiliée, salie. Quand je m'enfuis en courant et en retenant mes larmes je croise un salarié. Belle aubaine, je vais tout lui raconter ! Mais il ne m'écoute qu'à moitié, me répondant « Pas le temps, je suis déjà en retard à mon rendez-vous ! » Je rentre à nouveau dans mon bungalow et pénètre dans la salle de réunion entièrement vide. Je ferme la porte derrière moi, me précipite sur le téléphone pour joindre David, mais il ne répond pas. J'appelle Armand à son bureau. Mon ex-amour reste sans voix, puis il me répond : « Quitte le site et attends-moi à l'entrée du village.

J'arrive. »

Armand descend de sa voiture, je me jette dans ses bras en déversant des torrents de larmes sur ses épaules.

– Tu dois porter plainte.

– Je risque de perdre mon emploi. J'ai peur. En plus, le patron m'avait fait miroiter que mon CDD pouvait se transformer en CDI si je mettais du cœur à l'ouvrage. J'y mets toute mon énergie, toute ma force. J'y consacre tout mon temps, et voilà que tout s'écroule.

– Allons plus loin, éloignons-nous du bruit de l'autoroute. Mais d'abord raconte-moi, dis-moi tout.

Alors je lui raconte mon agression, mais aussi mes craintes, celles de me mettre la direction à dos, puisque même mon chef a fait la sourde oreille quand j'ai hurlé.

– Personne ne me croira, ce sera ma parole contre la leur. Heureusement, que je suis toujours en pantalons !

Armand pose sa main dans la mienne, il la serre très fort. Il continue de m'écouter, mon Armand qui est toujours là pour me protéger malgré notre récente rupture. Quand j'avais fini par comprendre qu'il ne se libérerait jamais de ses chaînes, je l'avais laissé, pour me consacrer entièrement à David, un homme libre. Malgré son chagrin immense, Armand m'avait assurée d'un soutien et d'une amitié sans faille. Aujourd'hui il est là ; il n'a pas changé, il répond toujours « présent » à mes appels.

L'air soucieux, il prend la direction du village, cherche un bar où l'on pourrait se poser, un endroit ni trop fréquenté ni bruyant. Mais ils ne sont pas si nombreux, les troquets où l'on pourrait boire tranquillement en se regardant les yeux dans les yeux. Alors il se ravise, change de cap et prend la direction de l'étang.

Quelques pêcheurs sont là ; absorbés par leur passion ils ne prêtent guère attention à nous qui nous installons sur le banc de pierre. Dans les bras d'Armand, les minutes filent à toute allure, l'heure passe. Le temps presse, désormais Armand doit retourner à son bureau d'études, c'est alors que je décide de rentrer chez moi.

Impossible de retourner sur ce chantier de malheur !

En arrivant à l'appartement, je referme la porte derrière moi et éclate en

sanglots. Mes enfants alertés par ma présence, se précipitent sur moi. Aurore et Sylvain me demandent en chœur :

– Que se passe-t-il ? Pourquoi rentres-tu si tôt aujourd'hui ?

– Parce que j'ai été abusée. Parce que mes collègues...

Je n'arrive plus à parler correctement. Certains mots restent coincés dans ma gorge et ceux qui sortent sont entrecoupés de sanglots. Mon visage ruisselle ; des larmes brûlantes s'écoulent dans mon cou.

Les enfants, comprenant mon désarroi, appellent David au téléphone.

– Oui je devrais porter plainte. Mais comment aller en justice sans risquer de perdre mon emploi ?

– Je n'ai pas l'autorisation de rentrer sur le site, mais je peux en parler aux délégués syndicaux, me répond David. Cependant je ne les connais pas vraiment.

– Alors, c'est difficile. D'autant plus que si je porte plainte je devrai apporter des preuves. Où sont-elles ? Où sont les témoins ? Dans l'open space les hommes étaient tous complices apparemment, sauf ma collègue qui n'était pas encore arrivée, bien entendu. Et dans le bureau d'à côté, les hommes ont tous fait la sourde oreille, pourtant les cloisons sont minces dans les bungalows. Personne n'a rien entendu et le chef encore moins !

– Un agent t'a vue sortir en courant, tu pourrais...

– Non, je ne peux pas le retrouver facilement, le site est immense. En plus j'ai détalé comme un lapin quand j'ai quitté le chantier en début d'après-midi. Et puis, si je les dénonce, je perds tout espoir de voir mon CDD se transformer en CDI.

J'avais promis ; je ne devais pas rechigner à faire des heures sup, et aujourd'hui j'ai fait sauter l'après-midi ! Tu vois, j'ai tout faux ! Tout faux du début à la fin.

– Calme-toi. Demain tu vas chez le médecin et il te prescrira un congé maladie.

– J'ai pris ma décision, je ne ferai pas de vagues pour ne pas risquer ma place. J'affronterai tous les jours leurs regards et je leur montrerai qui je suis !

Ma fille s'immisce dans la conversation :

– Quand même, maman, dit Aurore, ce n'est pas normal de ne pas être protégé sur son lieu de travail. Ce n'est pas normal de laisser des salariés s'enivrer au point de violer leur collègue de travail.

- « Agression sexuelle » serait peut-être plus approprié, ma puce. Et c'est aussi pour cette raison que j'ai décidé de ne pas porter plainte.
- C'est affolant, le monde du travail est totalement corrompu.

Le lendemain, je retourne travailler sur le chantier. J'aurais pu me faire mettre en arrêt maladie. J'aurais pu prendre un peu de recul, mais je veux prouver que j'ai du tempérament. Mes collègues ne m'ont pas vue pleurer, je vais désormais m'afficher comme une femme forte, comme un véritable homme de chantier !

En arrivant sur le site de Crolles je badge afin que l'on puisse m'ouvrir le grand portail surveillé par des vigiles, et un instant plus tard je pénètre dans mon bungalow. Je rentre dans l'open space que je partage encore avec mes agresseurs. Ils sont tous là ; tous les 4 à tenir conciliabule au milieu de la grande pièce.

Je ne sais pas comment me comporter. D'habitude ils ouvrent le cercle pour m'accueillir et m'embrasser. Aujourd'hui le cercle reste hermétiquement fermé. Je me sens mal, je n'ose pas avancer vers eux. Je ne sais s'il faut essayer de pardonner un peu ou afficher ma rancœur en permanence. Les hommes étant solidaires entre eux, je ne sais quelle attitude adopter si je ne veux pas me mettre à dos toute l'équipe. Au fait, de qui parlaient-ils en chuchotant lorsque j'ai ouvert la porte ? Certainement de moi !

Sous le regard médusé de mes agresseurs, je m'assieds à mon bureau en disant simplement bonjour d'un signe de la tête. Je me remets au travail comme les jours d'avant. Puis le chef arrive. Comme chaque matin il m'embrasse. Il fait comme si rien ne s'était passé la veille. Je serre les dents, ne dis rien. Ma collègue arrive et vient m'embrasser comme d'habitude ; mes collègues du bureau mitoyen en font autant.

Un moment après je sors de mon bungalow et me dirige vers celui d'une autre société. Je vais voir Bruno, un autre technicien, un ami, un collègue de chantier avec qui je travaille parfois. Si nous avons des affinités, c'est sans doute parce que nous sommes dans la même galère.

Comme un tiers des salariés nouvellement engagés sur le site, Bruno et moi pointions à l'ANPE avant le démarrage du chantier de Crolles. Tous ces CDD sont des salariés en situation précaire. Ils sont tous à la recherche d'emplois durables. Ils souhaitent tous décrocher le jackpot c'est-à-dire le CDI. Ces salariés dont certains ont des Contrats à Durée de Chantier savent

que lorsque le chantier sera terminé, ils ne seront pas forcément récupérés par leurs employeurs respectifs. Beaucoup devront retourner à la case ANPE, la case départ ! Mais comme moi, ils s'acharment, acceptent les coups et les remontrances, les humiliations, les tâches dures et ingrates, les heures gratuites, le sacrifice de soi. Comme moi ils font semblant d'y croire. La carotte promise, c'est encore et toujours le fameux CDI !

Bruno, c'est aussi un technicien comme moi. Nous avons le même âge ou presque, les mêmes ennuis, des enfants à charge et une famille à nourrir, sauf que lui, il n'est pas divorcé comme moi. Sa femme ne travaillant pas, c'est lui seul qui assure les rentrées d'argent pour le ménage. Bruno n'en peut plus, sur le chantier c'est très dur et dans son foyer les tensions montent.

Pour décrocher ce fameux CDI il fait des heures supplémentaires gratuites. Et ces heures qu'il passe loin de sa famille lui sont forcément reprochées par sa femme.

Impossible pour Bruno de sortir du cercle infernal dans lequel il est enfermé. Il me dit :

– Sur ce chantier de forçats, on bosse nuit et jour. T'en sais quelque chose.  
– Je sais. Notre directeur qui n'a pas d'état d'âme exige des ouvriers qu'ils travaillent même le dimanche. Et tiens-toi bien, s'ils sont payés c'est en heures normales, c'est-à-dire au SMIC non majoré pour travail un jour férié ! Je suis venue le voir pour lui confier ma peine, mais je ne sais comment aborder ce qui s'est passé la veille avec mes collègues de bureau. Je tente à demi-mot de lui expliquer que je ne vais pas bien, que mon moral est au plus bas. Que j'ai besoin d'aide. Il me répond qu'hier après-midi des bruits circulaient à mon sujet. Il a le sentiment que la société cherche à étouffer l'affaire :

– Un chantier c'est la jungle. Il n'y a plus de civilisation qui compte, c'est la loi du plus fort qui l'emporte. Parfois les hommes se comportent comme des chiens en meute. C'est dans un même élan qu'ils se jettent sur leurs proies.

– Penses-tu que les femmes soient des proies ?

– Bien sûr ! Vous êtes en minorité. 2 femmes pour une douzaine d'hommes; tu réalises un peu ce qui peut se passer dans leurs têtes de gros porcs sauvages en rut.

En plus à ce que j'ai compris, tu refuses de jouer le jeu comme ta collègue. Ils disent que t'es une bêcheuse !

- Je vois, mais tu ne leur donnes quand même pas raison ?
- Non. Bien sûr que non ! Mes collègues arrivent. Si tu veux, on continuera cette discussion plus tard. Si on pique-niquait ensemble demain midi, ça te va ?
- Ça me va.

Le lendemain, et pour la deuxième fois, je me retrouve avec Bruno à l'orée du bois qui longe la nationale. Isolés des commérages du chantier, nous nous asseyons à l'ombre des grands frênes, pour nous confier nos peines. C'est dans la forêt que nous retrouvons la civilisation...

Depuis ce lamentable épisode, les jours suivants je refuse d'aller au restaurant d'entreprise avec l'équipe de souïards. À midi je fais bande à part, je mange tantôt avec Bruno, tantôt seule dans la salle de réunion quand elle est libre.

La semaine s'achève enfin, mais quand le vendredi soir arrive, mon chef Louis me signale un changement de cap. Il n'est réservé qu'à moi seule, et ce n'est pas un privilège :

- La direction, te rappelle au siège de l'entreprise. À partir de lundi prochain, et pour une durée indéterminée, tu ne viens plus sur le chantier de Crolles !
- J'en reste bouche-bée : « Ah bon, mais pour quoi faire ?
- Tu verras bien sur place. Personnellement je n'en sais pas plus que ça !

Je passe le week-end à me ronger les sangs, puis le lundi matin à 8 heures je me pointe au siège de l'entreprise et demande à être reçue par le directeur. Comme d'habitude, on me fait attendre une éternité avant de me recevoir. Comme d'habitude, j'angoisse à l'idée de ce qui me pend au nez.

Après plus d'une heure d'attente dans le hall d'entrée, le directeur daigne enfin me recevoir. Il me reproche mon comportement général, ce à quoi je réponds que je ne comprends pas très bien... Il abrège la conversation en me disant de le suivre à l'étage. Il déverrouille un local, une toute petite pièce servant de dépotoir, et il me dit :

- Vous vous installez ici. Désormais ce sera votre bureau !
- Quelle est ma tâche ?
- Rien pour l'instant. On vous fera signe le moment venu.

On me met au placard. Et il n'est pas doré, il fait plutôt triste mine. Je n'ai pour tout décor que des murs gris et sales, une fenêtre étroite avec des carreaux poussiéreux, un bureau métallique sur lequel trône un téléphone

gris entouré de vieux papiers étalés pêle-mêle, une chaise gris anthracite dont le capiton plus ou moins défoncé fait office de fauteuil de bureau, et une vieille armoire métallique adossée au mur. Je n'ai rien à faire, pas de dossier à exécuter. Rien à faire, qu'à me tourner les pouces et à broyer du noir.

Isolée dans ma cellule, je rumine ce qui me vaut cette drôle de promotion. N'ai-je pas été assez docile pour mériter le travail de chantier ? Le droit de cuissage n'était pourtant pas inscrit dans mon contrat de travail, il me semble ! Est-ce cela ou autre chose qui me vaut cette peine ? Mais quoi d'autre ? Je ne vois pas, d'autant plus qu'ils sont satisfaits de mon travail sur le chantier. Inutile de me prendre la tête, à midi je rentrerai à la maison manger et je rapporterai de quoi m'occuper dans mon placard à balais ! J'y lis des romans, ais des mots fléchés, passe le temps comme je peux. Parfois je sors de mon isolement, pour réclamer du travail au directeur qui semble me fuir en permanence quand il m'aperçoit. La semaine suivante il m'apporte un étrange dossier. Je dois leur exécuter l'étude complète d'un bâtiment : – Ce n'est pas mon métier.

– Ce le sera dorénavant !

– Moi je fais de l'aménagement technologique de bâtiments industriels. Je ne suis pas architecte !

– Débrouillez-vous comme vous voulez. Je veux que ce dossier soit ficelé à la fin de la semaine !

Une fois seule, je décroche le téléphone et appelle Armand, le spécialiste du bâtiment. Je lui explique brièvement l'affaire, il me répond OK, c'est bien parce que c'est toi. Je descends au rez-de-chaussée voir mon directeur et lui dis :

– J'ai une solution à vous proposer. Si vous me donnez votre accord, ce ne serait pas moi qui exécuterais cette étude, mais un professionnel, un ingénieur conseil qui ferait ça gratuitement à ma place. Etes-vous d'accord ?

– Pas de problème, du moment que ça ne me coûte pas un centime !

Comme d'habitude, Armand abandonne tout pour moi. Je lui envoie par fax quelques documents. Il fait des démarches auprès de fournisseurs en matériaux de construction, me pond un descriptif, un quantitatif, une estimation de coût, et des plans. Le jeudi soir, il me donne en main propre le dossier bien ficelé en me disant : « Je ne ferai jamais ça pour personne d'autre que toi.»

Le vendredi matin je tends le dossier au directeur, qui me répond simplement : « Posez-le là sur mon bureau, j'y jeterai un œil plus tard. » Je m'exécute et retourne lire dans mon placard, sans oublier auparavant d'aller discuter 5 minutes avec la gentille secrétaire dont le CDD s'achève à la fin du mois prochain.

Une autre semaine s'écoule dans mon placard triste à mourir. Puis le directeur m'appelle et me précise que le devoir m'appelle. Je dois retourner sur le chantier dans la cage aux fauves.

En retrouvant mes collègues à Crolles, je fais comme si rien ne s'était passé. D'ailleurs ne m'accueillent-ils pas comme si de rien n'était. Ils me font la bise comme d'habitude et je plonge à nouveau dans l'ambiance stressante de la vie de chantier.

Les journées sont difficiles, les semaines se bousculent, les mois passent. Nous sommes à la mi-février, les 4 premiers mois sont écoulés et je n'ai toujours pas réussi à prendre mes marques. Mon CDD ne se transformera jamais en CDI. Je commence à anticiper la fin de mon contrat en pensant à toutes mes dettes, à tous mes soucis et à ma réinscription à l'ANPE.

C'est mon dernier jour. Je saute de joie. Aujourd'hui j'ai rendez-vous avec le grand patron au siège de l'entreprise. Il me donne ma dernière fiche de paie sur laquelle seul mon salaire habituel apparaît. Je pense à David et à toutes ses recommandations : « Tu dois réclamer les 30 % de salaire que l'entreprise t'avait finalement concédés pour les 3 derniers mois. » Je tends mon contrat de travail au grand patron :

– Oui c'est certain, vous me les devez.

– Je ne vois rien !

– Si, regardez au verso. Cet avenant, c'est vous qui l'avez signé !

En effet, le jour de la remise de mon contrat de travail, je lui avais rappelé son engagement verbal comme quoi mon salaire devait être le même que chez mon dernier employeur. Il m'avait répondu : « En bas du contrat il n'y a plus de place pour rajouter un avenant, on verra plus tard si vous travaillez bien. » J'avais retourné le contrat côté verso en lui précisant : « Ici vous avez la page entière pour le rédiger. » Il avait hésité, puis devant mon insistance avait écrit à la main : « Une augmentation de salaire égale à 30 % supplémentaires sera rajoutée dès le début du 4ème mois. » Puis il m'avait tendu nerveusement mon contrat. Je m'étais contentée de cet arrangement,

mais j'avais rajouté : « Vous avez oublié de signer ! »

Il avait hésité quelques minutes, puis fait un gribouillis et m'avait congédiée aussi sec.

Aujourd'hui, je réclame mes 30 % et avec mépris le patron me répond : « Vous les aurez, vos 30 %, ils seront joints à votre solde de tous comptes. Et maintenant dégagez de ma vue ! »

Je quitte l'entreprise avec soulagement en me félicitant de n'avoir pas cédé sur tous les points. C'est certain, ils ont plus qu'une dette financière envers moi, ils ont une dette morale qui est loin d'être réglée !